

## *Vingtième anniversaire d'un martyr* *Le Général de Rennenkampf*

---

« C'était un homme d'un charme étonnant », a écrit le colonel Béliawine du général russe de Rennenkampf dont on va commémorer (1) à Paris et dans quelques villes du monde entier, le vingtième anniversaire de l'assassinat sauvage par les bolchévicks.

Tous ceux qui ont vécu les premières semaines tragiques de la guerre mondiale, se souviennent de cet homme de guerre qui envahit la Prusse Orientale au mois d'août 1914, mais celui que l'ancienne armée impériale considérait comme un héros national est mal connu.

Grand dignitaire de l'Empire, issu d'une race de vieille noblesse, Pawel-Georges Carlowitch Seigneur de Rennenkampf naquit au château de Pankull en Esthonie, le 17 avril 1854. Comme tant d'autres des siens avant lui, il fit honneur au nom qu'il portait, nom conquis par ses ancêtres sur les champs de bataille (Rennenkampf signifie : *il court au combat*). Sa famille donna à la Russie des hommes d'Etat et des juristes remarquables, et en grand nombre, mais ce fut surtout une race de soldats. Alors que son dernier héros venait au monde, un général de Rennenkampf se couvrait de gloire en défendant Sébastopol; le même avait conquis et pacifié l'Osséthie durant les guerres du Caucase, et il avait fait ses premières armes à Borodino, en 1812; pour un demi-siècle de service, vingt-sept années de campagnes... Cent cinquante ans avant la guerre mondiale, un autre général de Rennenkampf, adversaire de Frédéric le Grand, avait déjà foulé le sol de la Prusse Orientale à la tête de troupes russes. Bref, à défaut de vocation, le jeune Pawel Carlowitch se fût senti pousser vers la carrière des armes par une cinquantaine d'aïeux qui avaient pris le même chemin.

---

(1) Sous les auspices de la Société d'Histoire « Les Amis de Rennenkampf », à la tête de laquelle se trouvent les généraux Henrys, Niessel, de Laguiche, Mariaux, etc.

De la tutelle des gouvernantes, il passa sous celle d'un précepteur, puis fut envoyé à l'École de la Noblesse, à Reval, et ensuite à l'École Militaire d'Helsingfors, dont il sortit le 24 février 1873, avec le grade de sous-lieutenant, pour entrer au 5<sup>e</sup> Uhlans. Capitaine en 1877, deux ans plus tard il était admis à l'Académie Nicolas d'Etat-Major (École Supérieure de Guerre). Il en termina les cours en 1882, en tête de liste, passa colonel en 1890 et général-major en 1900.

Les *Mémoires* et *Souvenirs* laissés par ses compagnons d'armes nous le montrent, dès cette époque, sous le jour le plus flatteur. A Varsovie, le général Parensov, directeur des grandes manœuvres, « transporté d'admiration », de son propre aveu, par l'énergie et la volonté de Rennenkampf, disait que « l'audace semblait jaillir de tous les pores de sa peau ». Le général Eltchaninow nous le dépeint comme « un exemple d'honnêteté, de noblesse et de justice ». Le comparant à toute une série de chefs russes, il ajoute : « Son souvenir est toujours sacré pour moi : il était le meilleur des meilleurs ».

Général à quarante-six ans, tout était de fer en lui : sa santé, sa volonté, son caractère. En même temps, le plus accompli des gentilshommes, écrivain militaire remarqué, jouissant d'une érudition fort vaste, possédant plusieurs langues et doué de talents pour certains arts.

En 1900, Rennenkampf commençait sa grande carrière. Il était à cette époque chef d'état-major de la Région du Transbaïkal, à Tchita. Quand les hostilités en Chine furent ouvertes, après l'immense insurrection de la population entraînée par les Boxers, il ne pouvait espérer, cependant, recevoir un commandement, les forces russes chargées d'envahir la Mandchourie étant dirigée par des généraux venant de Russie d'Europe. C'est par hasard qu'il est mêlé à la campagne, mais c'est à sa ténacité qu'il doit de rester sur le théâtre des opérations. Et une fois sur place, il fait son profit de toute la gloire qu'il y a à conquérir.

Avec quelques centaines de Cosaques, quelquefois renforcé d'infanterie, la plupart du temps sans artillerie, il s'élance d'Aïgoun qu'il a aidé à prendre, sur la route impériale qui mène à Tsitsikar, capitale et résidence du Vice-Roi de la Mandchourie Septentrionale.

Il livre plusieurs combats contre des forces dix fois supérieures aux siennes, bat les meilleurs généraux chinois, passe

des chaînes montagneuses réputées infranchissables, s'empare de plusieurs villes et même de Tsitsikar, où le Vice-Roi se suicide. Il se jette alors sur la seconde province, en soumet toutes les villes, jusqu'à la capitale, Ghirin, dont il fait le Vice-Roi prisonnier. Les Chinois fanatiques, qui battent ou mettent en échec les autres généraux russes, sont incapables de résister à celui qu'ils appellent *le Général-Tigre*, parce que « ses attaques subites et irrésistibles ressemblent à des bonds de tigre ».

Il avance ainsi victorieusement jusqu'à Tiéling, qui fait sa soumission, tandis que le Vice-Roi de Moukden s'enfuit pour n'avoir pas à subir le sort de ses confrères de Tsitsikar et de Ghirin... En quelques semaines, Rennenkampf a fait passer la Mandchourie entière au pouvoir des Russes, capturé 122 canons, des légions de drapeaux, des stocks d'armes, et détruit toutes les fabriques d'armements : en un mot, anéanti la puissance militaire de l'adversaire.

Le commandant en chef, général Grodekow, lui remet la croix de Saint Georges du grand Skobelew qu'il vient d'égaliser. Des chansons retracent ses exploits. Il est devenu l'idole — c'est leur terme — des troupes qu'il « ensorcelle ». Un officier de son détachement exprime combien fut pénible la séparation : « Il était triste de se séparer d'un chef qui ménageait avec sollicitude la vie et le sang du soldat, d'un chef qui était toujours comme un exemple devant nos yeux, sur la conscience duquel il n'y avait pas une seule victime inutile. Rennenkampf ne faisait pas parade de sa bravoure, mais méprisait le danger, il sacrifiait avant tout, sa propre personne, et il faut reconnaître que, dans notre histoire militaire, de tels Rennenkampf, il y en a peu... »

Au reste, l'autorité de son nom ne fera que grandir, et plus tard, pendant la tourmente bolchévique, on dira : « *Seul Rennenkampf peut faire cesser le bolchévisme et rendre à l'Empereur sa liberté* ».

Nicolas II lui offre un commandement dans la Garde Impériale, mais il le refuse et se voit nommer chef d'une brigade indépendante à Borissow. Il y demeure trois ans (jusqu'à la déclaration de la guerre russo-japonaise), populaire et aimé, « très simple, affable, toujours prêt à entendre un subordonné et l'aidant volontiers ». Consternation générale quand il quitte Borissow.

1904... Le voici de nouveau en Mandchourie, où son nom est « connu et craint ». On lui donne une division, avec laquelle

il fait des prouesses, forçant l'admiration du général japonais Kouroki, son adversaire, Wrangel, son disciple, a laissé sur cette période des pages inoubliables : « Toujours en avant, là où se décide le sort du combat, il donnait le premier l'exemple à ses hommes, partageant avec eux toutes les difficultés de la campagne, se nourrissant avec des galettes de maïs et couchant sur la bourka, sous la pluie.

« Souvent, dans des minutes affreuses, quand la dernière étincelle d'énergie était prête à s'éteindre chez ses soldats épuisés par l'insomnie et les privations, sa seule apparition leur versait de nouvelles forces, et les hommes fatigués, désespérés, prêts à perdre leur courage, se transformaient en lions disposés à lutter, jusqu'à la dernière goutte de sang, pour l'honneur et la gloire de la chère Patrie. »

Peu avant la bataille de Liao-Yang, le jour même où il est nommé général-lieutenant, il est grièvement blessé. S'il rappelait aux Russes « le type des Vikings des fresques du palais Caffarelli à Rome », les attachés militaires étrangers n'étaient pas moins séduits. Un Anglais le compare à French; un Italien, admirateur de son souverain, au roi Umberto; un Suédois, à Charles XII; un Allemand affirme que « dans toute l'armée on parlait de Rennenkampf, même quand parfois la voix de la jalousie se faisait entendre, avec un respect tout à fait particulier et toujours avec une certaine confiance dans la victoire »; un Autrichien écrivait : « Le soldat russe, conduit par un général comme Rennenkampf, fait des miracles de bravoure et de dévouement », etc., etc. Quant aux Cosaques, ils disaient : « Quand c'est Rennenkampf qui nous mène au combat, nous ne nous méfions pas, car nous savons bien qu'il ne nous fera pas tuer pour des vtilles ».

Guéri, il prend part à la bataille du Cha-Ho avec un corps d'Armée. « Il dépassait en énergie et en opiniâtreté la plupart des autres généraux », a dit le grand historien militaire allemand, colonel de Tettau, qui suivait ses opérations. Et le général Niessel a reconnu qu'il avait fait « preuve d'une valeur et d'une énergie exceptionnelles ». C'est pourquoi, malgré les défaites russes successives, au Cha-Ho comme à Moukden, le nom de Rennenkampf restera nimbé de gloire..

Au Cha-Ho, quand tous désespèrent, seul il tient ferme jusqu'au bout. « Rennenkampf, qu'il faut placer à une hauteur de tête au-dessus de nos généraux, ne perdait pas courage ». C'est l'opinion des Russes; le maréchal Oyama, généralissime japo-

nais, disait du combat de Rennenkampf : « *Ce combat rappelle la charge de la Vieille Garde à Waterloo* ».

Au début de 1905, on lui confie la cavalerie, mais le 25 février le généralissime Kouropatkine le rappelle à son poste, à l'aile gauche qui retraite, mettant l'armée en danger. Rennenkampf arrive à temps pour empêcher un plus grand malheur ». Ses troupes claquent leur joie en le retrouvant, et les Japonais étonnés de la soudaine résistance des Russes et ignorant le retour de Rennenkampf, leur crient : « *Pourquoi résistez-vous, vous n'avez plus votre Rennenkampf* ».

Le général Linéwitch lui télégraphie : « Je m'en remets à votre savoir-faire que je connais... Je suis persuadé que dans le cas présent vous ferez preuve de votre ténacité habituelle... » Hélas ! c'est partout la débâcle. Seul Rennenkampf ne bouge pas. Kwannoura se heurte à un roc et se fait battre, tandis que ses confrères enveloppent Kouropatkine sous Moukden. Mais par « la résistance et l'énorme ténacité » de Rennenkampf, l'armée russe est sauvée. Aussi le colonel de Tettau a-t-il dit : « *Son nom brille d'un vif éclat à travers la débâcle de la gloire militaire russe.* »

A présent, c'est la révolution, la première tentative bolchévique. Si on la maîtrise en Russie d'Europe, les autorités sont impuissantes en Sibérie. Le chemin de fer, le télégraphe, les villes, les forces de l'arrière sont au pouvoir des rouges, qui essaient de gagner l'armée de Mandchourie. Celle-ci est menacée de famine, la situation paraît sans issue. Nicolas II songe alors à Rennenkampf. Le choix est bon. Les bolchévicks eux-mêmes l'ont reconnu.

Rennenkampf profite de l'autorité de son nom, de son prestige, de la crainte qu'il inspirera toujours aux bolchévicks qu'il prend de vitesse. « *Inébranlablement dévoué, ainsi que toute l'armée, à l'Empereur et à la Russie, je ne m'arrêterai devant rien, avant d'avoir prévenu, pour aider la Patrie à rejeter le joug de l'anarchie* ». Et toute les villes se rendent, sans effusion de sang, sans un coup de fusil. En moins de trois semaines, tout rentre dans l'ordre.

Il commande encore un Corps en Sibérie, puis retourne en Russie d'Europe et est placé à la tête du III<sup>e</sup> Corps. Il va en faire le meilleur de Russie. L'impression directe qu'il produit sur les troupes à sa première visite est très forte. « Son extérieur imposant, respirant l'énergie et la force, sa simplicité rendent tout de suite populaire. Cette impression se renforce

encore davantage quand les troupes le connaissent mieux, voient son extraordinaire endurance physique, son infatigabilité ». Au total, selon le colonel Hartling, « on était prêt à marcher derrière lui dans le feu et dans l'eau ».

En janvier 1913, il prenait le commandement de la Circonscription Militaire de Wilna. Dix huit mois seulement le séparaient de la guerre. Tout était à faire. A d'autres, il aurait fallu des années; ce court délai fut suffisant pour lui. « Il avait alors soixante ans, avait fait deux guerres pénibles et été grièvement blessé, mais il y avait en lui la même endurance physique exceptionnelle. Toutes ces forces, toute cette énergie, il les apporta à l'œuvre de la préparation des troupes à la guerre... » On ne le trouvait jamais dans son palais. Dormant trois heures par jour, il se transportait d'un bout à l'autre de son immense circonscription, inspectant, faisant manœuvrer, enseignant, et répondant aux siens qui le supplient de se ménager : « *Je me reposerai assez dans ma tombe* ».

L'homme était simple, modeste et bon. A tout cela, qui était naturel, il devait son prestige. Un attaché militaire étranger écrivait : « Malgré sa sévérité, ses soldats l'adoraient. Ils étaient fiers de lui et je les ai souvent entendu dire : *C'est « Notre » général.* » Sa simplicité « peu commune » était proverbiale. Arrivé au faite des honneurs, ce puissant personnage demeurait pour ses subordonnés un camarade, comme ils l'ont souligné. Broussilow estimait sa franchise et sa droiture.

De sa modestie, bornons-nous à quelques exemples. Après la guerre de Chine, tous les généraux écrivent leurs Souvenirs. Seul il se tait, alors qu'il a tout fait et eux rien. Quelques années plus tard, il prend pourtant la plume, mais à la suite de la publication d'une œuvre flatteuse pour lui, contenant cependant des erreurs. Il écrit pour rectifier, démolissant le travail de son admirateur. Quand le général Perensow eut lu l'étude de Rennenkampf, il fut stupéfait de son « étonnante modestie. »

Le général Werkhowsky, un des héros de Port-Arthur, celui-là même qui a écrit : « Il sera suffisant que je dise, en toute conscience, que Rennenkampf était le meilleur général de l'armée russe », et tant d'autres avec lui, ont questionné souvent Rennenkampf sur ses campagnes; et ils précisent qu'en racontant, celui-ci « s'efforçait toujours de ne pas parler de lui-même. »

Quand à sa bonté, elle était innée. Ses ancêtres avaient été

de trop grands philanthropes pour qu'il n'en fût pas un. Ce grand seigneur riche venait en aide à chacun. N'importe qui pouvait faire appel à lui, jamais Rennenkampf ne refusait quoi que ce soit. Les revenus de ses domaines, tout ce qu'il possédait, il le distribuait... jusqu'à sa solde. Et, nous dit le général Tchernawine, « pour vivre jusqu'à la fin du mois, il était fréquemment obligé de demander des acomptes sur son traitement du mois suivant. »

Le chef? Exigeant et sévère, quand il le fallait, mais « toujours juste ». Ce qui importait, c'est qu'il donnait constamment l'exemple. « Toujours les troupes voyaient le général au milieu d'elles, à cheval, par n'importe quel temps, beau, « intrépide », simple dans ses façons d'être ». « Il mettait toute son âme dans le travail », disait le colonel Swertchkow. Le colonel Kowaliew ajoutait : « Aux troupes, l'extérieur de Rennenkampf, toute sa silhouette énergique, sa voix impérieuse et sa manière de pénétrer dans toutes les choses sans ennuyer, en imposaient toujours. » Quand le général Martynow prit le commandement d'une unité dans les troupes de Rennenkampf, il demanda à l'un de ses collaborateurs si l'arrivée du général était prochainement attendue. Et l'autre de répondre : « Il arrive sans prévenir, mais plus le temps est mauvais, plus on a de chances de le voir. »

Frondeurs, les jeunes officiers et les soldats, joyeux des arrivées inopinées de Rennenkampf qui inquiétaient souvent les généraux, l'avaient surnommé le *Danger-Jaune* : danger pour leurs chefs, jaune à cause des bandes qui agrémentaient son uniforme. Mais son apparition parmi les troupes « provoquait toujours une excitation et une animation générales ». Sous les tempêtes de neige, on le voyait à pied, dans les sables ou les marécages, vêtu d'une tunique légère, sans se reposer et sans rien manger de l'aube à la nuit profonde. Et la manœuvre ou l'inspection terminée, il se dirigeait vers d'autres unités, sans s'accorder de sommeil, passant la nuit à expédier les affaires courantes, à dicter l'ordre sur l'inspection ou la manœuvre qui venait d'avoir lieu.

Août 1914. Rennenkampf est lancé en Prusse Orientale avec trois Corps incomplets. Après huit jours de marches forcés à travers une région dépourvue de chemins, semée de lacs et de cours d'eau, il bat les Allemands à Gumbinnen (20 août) avec 70.000 hommes et 250 canons contre 110.000 hommes et 570

canons. Victoire qui marquera dans les fastes de l'armée russe, a-t-on dit, mais combien précieuse pour la Cause des Alliés!

En effet, immédiatement après la victoire de Rennenkampf, de G.Q.G. allemand rappelle de France trois Corps et une division pour les lui opposer. « Notre salut », a écrit le général Dupont. C'est exact. Ces énormes forces sont prises de l'aile droite (Klück, Bülow, Hausen), destinées à porter le coup braqué sur Paris. « Je ne pouvais me faire d'illusions sur le sort de cette ville si l'ennemi l'attaquait », assurait Joffre. La capitale dut son salut à la diminution des forces allemandes, mais le mérite principal de la mission salvatrice de Rennenkampf fut d'avoir « préparé stratégiquement et psychologiquement la victoire de la Marne. »

Joffre et Foch ont été les premiers à le reconnaître. « Ce qui a sauvé la France en 1914, c'est uniquement la Russie », a dit Foch. Quant à Joffre, il a rappelé avec émotion, et à plusieurs reprises : « La France a le devoir de ne pas oublier le service que nos alliés nous ont rendu... l'immense service qu'ils nous rendirent au moment de la Marne. »

Mais peu après la victoire de Rennenkampf à Gumbinnen, c'est le désastre subi par Samsonow à Tannenberg. Hindenburg et Ludendorff, les vainqueurs, s'approprient à rééditer leur fameux succès. A leurs forces viennent s'ajouter celles dont Rennenkampf a soulagé les Français. Aux treize divisions incomplètes et 470 canons du vainqueur de Gumbinnen, ils opposent dix-huit divisions et 1.080 canons.

Le plan allemand se résume en quelques mots : attaquer la gauche affaiblie de Rennenkampf avec un maximum de forces, le forcer à replier cette aile et l'anéantir dans un second Tannenberg. Le coup de deux ne réussit pas. Rennenkampf qu'on avait maintenu sur le front qu'il occupait en invoquant l'intérêt de la France et celui des Alliés en général (la bataille de la Marne se livrait en ce moment), en lui promettant de renforcer sa gauche, grâce à quoi il aurait conservé sa position, se voit abandonner à la dernière minute. Les renforts n'arriveront pas.

La bataille dure deux jours, 8 et 9 septembre. Partout Rennenkampf repousse les Allemands, mais sa gauche est broyée, et seule une retraite générale peut sauver son armée. Elle commence dans la nuit du 9 au 10, par marches forcées, et les troupes mal nourries, privées de repos, ne s'arrêteront que le 18. « C'est une retraite à la Turenne », dit un historien. Luden-

dorff a reconnu que « les Russes savaient exécuter une retraite ». Mackensen a précisé qu'ils l'ont réalisée en « maîtres ». Pas une unité russe ne fut encerclée ni faite prisonnière! Rennenkampf perdit beaucoup de monde, mais sauva son armée. Et le grand-duc Nicolas, Commandant Suprême lui télégraphiait dès le 15 septembre : « De tout mon cœur qui vous aime, je vous remercie... Remerciez la vaillante première armée pour toutes ses peines, Avec votre énergie et l'aide de Dieu, je suis sûr de l'avenir. »

Malheureusement pour la Russie, l'avenir de Rennenkampf, « dont l'astre militaire aveuglait par son éclat ses collègues du Haut-Commandement », était déjà résolu par une compagnie d'intrigants menés par le ministre Soukhomlinow. On prit pour prétexte la bataille de Lodz — où Rennenkampf avait pourtant fait « tout ce qui était en son pouvoir » — et ce fut la disgrâce définitive. Au reste, son hostilité à l'égard de la présence de Raspoutine au palais impérial lui avait valu l'antipathie de l'Impératrice, et elle fut la première à se réjouir du sort de Rennenkampf : « C'est très bien qu'on ait révoqué Rennenkampf, — écrivait-elle à Nicolas II, — j'en suis heureuse. »

De la lutte qui l'avait opposé des années durant à ses adversaires du Haut-Commandement, il sortait vaincu. « Le Haut-Commandement ne l'aimait pas, à cause de son indépendance, de sa franchise, de son impossibilité à se plier aux exigences injustes et de son immense popularité dans les troupes. » Et c'est « avec acharnement que se précipitèrent sur l'idole renversée tous ses envieux et ennemis, tous ces êtres dont Rennenkampf s'efforça toute sa vie d'épurer l'armée russe comme d'une contagion pestilentielle. »

Mais ce que ses antagonistes n'ont pu lui retirer, c'est la page de gloire que, dans l'Histoire de Russie, il a écrite de son épée à Gumbinnen, car cette même Histoire nous apprend « qu'il n'a pas été donné aux troupes russes, de remporter, pendant toute la Grande Guerre, sur les Armées allemandes, une victoire comme celle de Gumbinnen. »

Mars 1917, Retiré dans ses terres de Crimée, Rennenkampf se précipite à Saint-Petersbourg pour offrir son bras à l'Empereur. Quand il arrive, il est trop tard. Il y a longtemps qu'il est trop tard... Avant 1914, Rennenkampf s'efforçait d'en convaincre Nicolas II : « Sire, la Russie n'est pas prête à la guerre,

et elle peut en périr ». lui répétait-il. L'Empereur fut gardé à vue et Rennenkampf — considéré comme un « gardien sûr du régime » — jeté dans les cachots de la forteresse de Saint Pétersbourg. Il ne parvint à recouvrer sa liberté et à quitter la capitale qu'après l'arrivée au pouvoir des bolchévicks, grâce au sublime dévouement de sa noble compagnie.

Dans la nuit du 2 au 3 mars 1918, au moment où il s'apprêtait à rejoindre les troupes blanches, il fut arrêté à Taganrog par les bolchévicks, qui lui donnèrent à choisir entre le commandement de l'armée rouge et la mort. Pendant vingt-neuf jours il fut intraitable. « Tuez-moi, mais je ne trahirai pas. » Enfin, irrité de ses fiers refus, sur la prescription de Lénine, le commissaire Antonow-Avseenko ordonna aux soldats de le fusiller. Tous refusèrent énergiquement, il ne s'en trouva pas un seul pour accomplir cette besogne. On fit alors venir de Rostow deux bourreaux, et dans la nuit du 31 mars au 1<sup>er</sup> avril, tout de suite après minuit, on le conduisit au supplice, à l'insu des troupes et en prétextant qu'on l'envoyait à Moscou.

Devant un ramassis de populace de Taganrog, il dut se dévêtir et creuser sa tombe. Quant ce fut fini, de leurs « kinjals » aiguisés, les bourreaux lui crevèrent les yeux. Rennenkampf demeurait debout, les bras croisés, dans cette attitude qui frappait Wrangel sur les champs de bataille. Il n'exhala pas un murmure, pas une plainte, ne fit pas un geste quand les mêmes « kinjals » labourèrent son corps puissant. Le sang coulait après chaque blessure, et les armes pénétraient de nouveau dans la chair. La canaille, d'abord bruyante, s'était tue. Le martyr s'éternisait, horrible... Il était deux heures du matin quand, rengainant leurs poignards, les bourreaux prirent des révolvers. Quatre balles partirent, tirées à quelques pas. Aucune ne toucha Rennenkampf. Aveugle, épuisé, mais toujours droit, il cria dans la nuit : « Fils de chien! Vous voulez tirer sur un général russe et vous ne savez même pas vous servir de vos armes. » Quelques détonations, une balle qui frappe le cœur, et c'est fini : Rennenkampf tombe en murmurant un nom.

« La fin héroïque de Rennenkampf est le couronnement de son éternelle vaillance », a dit Wrangel. Ce martyr, il aurait pu s'y soustraire. Avec des complicités, on avait préparé son évasion. Mais Rennenkampf refusa toujours de « fuir », d'abandonner sa patrie. « Je ne peux pas vivre sans la Russie », répondait-il aux supplications de ceux qui l'adoraient. En ne fuyant pas, il les abandonnait à ses ennemis, aux atrocités révolution-

naires... Mais il aimait la Russie plus que sa femme et ses enfants, et il les sacrifia à son patriotisme, préférant la mort à la vie, et la mort sur le sol russe.

Montecuculli n'était plus là pour dire : « Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme », mais un de ses frères d'armes, un de ceux qui lui furent inébranlablement fidèles, le général Makhrow a écrit : « Son nom restera, dans l'histoire de la Russie, le symbole de la vaillance, de l'honneur, de l'honnêteté et du devoir... »

JEAN SAVANT.